



Christian Laborde
Le sérieux
bienveillant des platanes



ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Du même auteur

(Sélection)

L'Homme aux semelles de swing, menteries biographiques, Privat, 1984.

Nouvelle édition Régine Deforges, 1992. Nouvelle édition Fayard, 2004.

L'Os de Dionysos, roman, Eché, 1987. Régine Deforges, 1989. Le Livre de poche, 1991. Nouvelle édition Pauvert, 1999.

Lana Song, poème, La Barbacane, 1988.

L'Archipel de Bird, roman, Régine Deforges, 1991.

Danse avec les ours, Régine Deforges, 1992.

L'Ange qui aimait la pluie, Albin Michel, 1994.

Indianoak, roman, Albin Michel, 1995.

La Corde à linge, roman, Albin Michel, 1997.

Flammes, roman, Fayard, 1999. Le Livre de Poche, 2003.

Gargantaur, roman, Fayard, 2001.

Collector, Bartillat, 2002.

Soror, roman, Fayard, 2003.

Percolenteur, vingt-trois textes serrés, Editions du Panama, 2005.

Pension Karlipah, roman, Plon/jeunesse, 2007.

Dictionnaire amoureux du Tour de France, Plon, 2007.

Corrida basta, pamphlet, Robert Laffont, 2009.

Le soleil m'a oublié, roman, Robert Laffont, 2010.

Diane, et autres stories en short, nouvelles, Robert Laffont, 2012.

Claude Nougaro, le parcours du cœur battant, Hors-Collection, 2014.

Madame Richardson, et autres nouvelles, suivi de *Quai des Bribes*, Robert Laffont, 2014.

Bernard Hinault, l'épopée du Blaireau, Editions de Mareuil, 2015.

A chacun son Tour, chroniques du Tour de France, suivi de ***Roue Libre***,

Robert Laffont 2015.

La Cause des vaches, Editions du Rocher, 2016.

www.christianlaborde.com

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sur son portable, c'est « pépé » qu'elle a dit : Je t'accompagnerai à l'enterrement de ton pépé. Y a plus personne qui dit pépé, et c'est pépé qu'elle avait choisi. Elle l'a trouvé où ce mot, Joy ? C'est un mot qui n'existe plus, un mot d'avant le périphérique et la ferme de mille vaches. C'est un mot qui vient des villages qui crèvent, villages dans lesquels Joy n'a jamais vécu. Joy, elle est née dans une cité, et, sur les murs de sa cité, de toutes les cités, y a des tags, y a pas « pépé ». « Pépé », ça vient de Lumac, du bord des rivières, des vieilles maisons, de Lumac, oui de Lumac où mon grand-père m'attend dans son cercueil ouvert. Joy, c'est pas « pépé », c'est la BAC, les contrôles d'identité, les cages d'escalier sales, les boîtes à lettres éventrées. Y avait pas, c'est sûr, le mot « pépé » dans l'enfance de Joy. Elle l'aura entendu dans une chanson ancienne, un truc qui passe sur Radio Nostalgie. Et ce mot, elle l'aura gardé dans un coin de sa tête – elle garde tout, Joy –, en se disant qu'un jour il pourrait servir. Et elle vient d'en user. Pour moi. Afin que j'aie moins de peine. Car pépé, c'est un mot sans électricité, sans chahut, sans violence, un mot doux, une caresse. Car « pépé », c'est pas « papy », y a pas de i, pas de cri. C'est un mot qui dit : chut ! La bougie s'éteint, c'est tout, c'est bien : pourquoi avoir du chagrin ? Joy a dit « pépé », et je suis tout à coup moins triste. Merveilleuse Joy ! Je souris. Elle me demande pourquoi je souris. Je réponds : Je souris parce que t'es là, Joy.

– Il te parlait de quoi, ton pépé, mon Tommy : de l'armée, de la guerre ?

– Jamais ! Et tu vois, je ne sais pas pourquoi il s'est engagé dans la Légion.

– Peut-être qu'il était amoureux, qu'il ne pouvait pas épouser la fille qu'il aimait, la fille l'aimait aussi, mais ses parents n'étaient pas O.K., un truc comme ça, tu vois, un truc vraiment *love*, tu vois... C'était un romantique, ton pépé,

Tommy. Si ça se trouve, cette fille, c'était ta grand-mère... Il a buté le mec qu'elle devait épouser, il est parti à la Légion et ils se sont mariés après... tu penses pas que c'est ça, Tommy ?

– C'est sûrement ça, t'as sans doute raison.

– Il te parlait de quoi, tu m'as pas dit ?

– Il me parlait des platanes... il adorait les platanes. Tu verras, à Lumac, quand on arrive, la route est bordée de platanes. Et ces platanes, il les a tous photographiés... Il partait le matin, à pied avec son Leica – un Leica qu'il avait ramené de l'armée –, il faisait des photos et toutes les photos sont dans des albums. Dès fois, il m'emmenait avec lui, et je le regardais faire ses photos...

– Il me tarde de les voir, les platanes de ton pépé.

– Et je te montrerai l'album aussi, avec les photos... Je crois qu'il a donné un nom à chaque platane.

– Ouah, c'est beau... il était poète, lui aussi.

– Je crois, mais c'était pas l'avis de mon père ! Il lui avait dit un jour : T'aimes les platanes parce qu'ils sont alignés, parce qu'ils sont au garde-à-vous...

– Il lui a dit ça ?

– Ouais, ouais. Sois pas étonnée : mon père n'est pas un mec intéressant...

– Tu m'as jamais parlé de lui (les doigts de Joy continuent de chercher du son, la voix de Bashung sort des baffles).

– Monte, Joy, c'est *Station-service* (la voix de Tom couvre celle de Bashung) *J'ai plaqué mon job à la station-service C'était plus supportable. Les filles qui montraient leurs cuisses rien que par vice Dans les décapotables. Elles me crachaient un billet de mille En me demandant de vérifier l'huile...*

– Tu chantes trop bien, Tom. Tu vas remonter sur scène, c'est sûr, c'est ta place... Et ton père, alors, dis-moi...

– Mon père ? C'est un pauvre mec...

– Pourquoi un pauvre mec ?

– Parce qu’il s’est barré... il s’est barré quand ma mère est morte, et c’est ma grand-mère qui m’a élevé, avec pépé...

– Et ta maman ?

– Maman, c’était un cancer, j’avais cinq ans...

– (Elle me caresse l’épaule), t’es mon Tommy, Tom, t’es mon Tommy ! (Elle me caresse toujours l’épaule, puis, d’une voix plus neutre), il est parti pourquoi, ton père ?

– Pour ne pas avoir à s’occuper de moi... Il avait des projets, il voulait réussir, j’étais un boulet, alors il s’est barré. Il m’a laissé à Lumac, avec mes grands-parents et la sœur de ma mère, Lucie. C’est elle qui me faisait faire les devoirs... Lucie, tu la verras à l’enterrement.

– Et Lucie, c’était sa petite sœur ou sa grande sœur à ta maman ?

– Sa petite sœur. Maman avait deux années de plus qu’elle. Elle s’appelait Isabelle...

– Et ton père qui est parti pour réussir, il a réussi ?

– Il a surtout réussi à grossir. Au départ, mon père, c’est juste une merde. Et il est devenu une grosse merde... En fait mon père, il est parti pour deux raisons : à cause de moi et à cause de pépé, car il avait honte de pépé.

– Honte de quoi ?

– Honte qu’il ait été légionnaire, militaire. Et je crois qu’il s’est mis à grossir pour ne pas lui ressembler. Car pépé, il était sec je te dis pas : un vrai lézard. Et fallait le voir marcher... Je me souviens quand il allait à pied au village acheter ses clopes et le journal : trop la classe ! Une allure, t’imagines pas. Et toujours la cravate, même quand il partait à la chasse. Mon père, c’est le contraire de ça, il est devenu le contraire de ça. Mon père, il est énorme, il a une queue-de-cheval, tu verras, et comme tous les mecs qui ont une queue-de-cheval, il bosse dans la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Tout à coup, elle cesse de rire et pointe son index sur l'autoradio :

– C'est ma chanson, Tom, c'est ma chanson !

C'est sa chanson, en effet, *Wasting my young years* de London Grammar. Elle l'écoute, les pieds sur le tableau de bord de la caisse à Bébert. Ses lèvres esquissent un sourire, et je sens qu'elle ne pense ni à moi ni à rien : elle navigue sur les sons, sur ce « we are » lancinant, superbe, que la chanteuse répète, sur ce double écho qui à la fois l'emporte et la berce. Ses paupières se ferment, sa tête s'incline sur le côté : Joy s'est assoupie.

Oui, *Wasting my young years*, c'est la chanson de Joy. Elle l'écoute en boucle quand elle rentre chez elle, quand elle a quitté, à l'hôtel, le dernier client. Elle l'écoute, pieds nus sur la moquette, en fumant lentement une cigarette, en regardant la nuit, à l'ancre, de l'autre côté de la porte-fenêtre de son T3. Si je suis l'enfant d'un vieux village qui se meurt, dans lequel mon grand-père vient de s'éteindre, Joy est celui d'une cité, c'est-à-dire d'un lieu qui a toujours été mort, et dans lequel on a mis les gens, et les gens tournent en rond dans le béton lépreux, débranchés. Joy, elle, refusait de tourner en rond. Car Joy, elle a lu des livres. Ayant lu des livres, elle n'avait qu'une envie : se tirer. Elle s'est tirée. Surtout gardez vos mouchoirs dans vos poches, épargnez à Joy vos explications à deux balles, votre sociologie de bazar et, pour tout dire, cette pitié qui ne tient chaud qu'à vous. Joy ne se donne pas à des clients à cause de la cité, à cause du béton, à cause de la société, à cause des gifles d'un père brutal, à cause des grognements d'une mère alcoolique. On est pas dans Zola, on est dans ma chatte, répète Joy aux associatifs, aux lanceurs d'alertes sanitaires qui se proposent de lui venir en aide. Votre compassion, je m'en beurre la raie, elle dit. Mon Tommy, tu comptes pour moi parce que toi, tu ne me poses jamais de questions sur ce que je fais... Toi, mon

Tommy, tu ne dis jamais que ce serait mieux si j'arrêtais. Mon Tommy, je t'adore parce que le jour où je t'ai parlé de mon boulot, tu m'as demandé si je voulais un Coca...

Le jour où Joy m'a parlé des clients, des hôtels, il pleuvait. On était dans ma chambre. Assise au bord du lit, Joy mettait du vernis sur ses ongles. Tu sais, Tom, je fais ce métier parce que je suis descendue un soir fumer une cigarette sur le trottoir, en bas de chez moi, rue Querneur où j'habitais à l'époque. Je suis descendue, j'ai allumé ma clope, et j'ai vu le regard des hommes, de tous les hommes. Et ce regard, je n'ai pas cherché à le fuir, je n'ai pas détourné la tête. Ce regard, je l'ai soutenu. Ces hommes qui me regardaient, je les ai fixés, en fumant ma cigarette. C'était pas un défi, Tom, j'étais là, c'est tout. Je n'ai pas pensé à leur argent. J'ai juste pensé comme eux, c'est-à-dire à mon cul.

Joy. J'aime son prénom : Joy ! Il fait du bien à la bouche quand on le murmure, ou quand on le crie. Je crie son prénom, Joy, quand elle est dans la rue. Je sors du Bar du Cinéma, elle est au bout de la rue, juste après le kiosque. Je pourrais marcher dans sa direction, sans rien dire, en lui faisant un geste de la main. Mais, dès que je la vois, je ressens le besoin de crier son prénom, ça met de la vie, de la joie dans ma bouche. Je le lui avais dit, un jour où nous marchions le long des quais. Elle m'avait expliqué que son prénom, c'était le choix de son père. Il avait entendu à la télé, au Top 50, *Joy* la chanson de François Feldman, numéro 1 pendant huit semaines. Alors son père avait dit ce sera « Joy ». Sa mère aurait préféré Claudine, mais il avait dit : Y a pas de Claudine au Top 50. Le père de Joy était chômeur, ce qui lui permettait de regarder le Top 50 tous les soirs en fumant des cigarettes. Il connaissait le classement par cœur. La mère de Joy bossait dans un pressing, au pied d'un des immeubles de la cité. Elle possédait tous les *Claudine* de Colette, alignés sur une étagère, *Claudine à l'école*, *Claudine à*

Paris, Claudine s'en va... C'est peut-être pour ça qu'elle voulait tant l'appeler Claudine. Et c'est sans doute aussi pour ça que les chemisiers que Joy portait à l'école, avaient tous un col Claudine. Sur les photos prises lors d'un anniversaire ou au pied du sapin : col Claudine, col Claudine... Puis, les cols Claudine, Joy, elle a dit non, quand elle est entrée en sixième, au collège Victor-Schoelcher. Elle avait accompagné sa mère au supermarché. Sa mère poussait le Caddie en jetant régulièrement un œil à la liste des fournitures scolaires qu'elle tenait dans une main. Elles arrivent au rayon vêtements et là, Joy dit : Je ne porte plus de col Claudine ! Sa mère s'arrête, interloquée, médusée par le ton sur lequel sa fille, sa petite fille chérie, son bébé venait de prononcer ces quelques mots. Joy ne cédait pas à une envie, à un caprice comme aurait pu le faire n'importe quel enfant de son âge : elle lui faisait part de sa décision. On ne discutait pas. Elle ne discuta pas, au col Claudine des chemisiers des petites filles modèles succéda, le jour de la rentrée, un pull noir très fin, le pull de Vanessa, le pull que portait Vanessa Paradis lors de l'enregistrement d'un de ses tubes. Joy, c'est ça : une fille qui avance, fait ce qu'elle a à faire, traverse la vie comme elle a traversé le jour de son entrée en sixième la cour du collège Victor-Schoelcher. Et ce jour-là, sa mère ne l'accompagnait pas : « Maman, je n'ai pas besoin de toi... »

Et moi, j'ai besoin de Joy... J'aime fumer des cigarettes avec elle, assis à la terrasse du Bar du Cinéma. Joy, elle me demande ce qu'elle veut, je le fais.

La sonnerie de son portable met fin au somme de Joy. Un appel de Sandra. Qui s'est fait agresser. À laquelle elle conseille d'appeler le Bar du Cinéma, de demander Max, d'aller dormir chez lui. Elle lui dit qu'elle est avec moi, sur l'autoroute, on sera de retour dans trois jours. Elle l'interroge à propos des flics, ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pourquoi tu les aimes ? Pourquoi je les aime, Tom, tu veux savoir pourquoi je les aime ? Eh bien je vais te répondre. Je les aime parce qu'ils me permettent de faire le malin devant ta grand-mère. Tu la connais, ta grand-mère, Tom : elle a toujours un mot de latin à la bouche, surtout le dimanche quand elle revient de la messe. Eh bien, moi aussi, avec les platanes, j'ai du latin à la bouche. Ta grand-mère, elle a *Deo gratias* ou *Orate fratres*, et moi j'ai *Platanus occidentalis* et *orientalis*. Ta grand-mère, elle a *Dominus Vobiscum*, *Et cum spiritu tuo*, et moi j'ai *Platanus acerifolia* et *Platanus densicoma* Dode : *amen* ! Tu vois, avec ta grand-mère, on est à égalité.

Le coq nous réveille aux aurores. Le bordel, qu'il fout, il s'entend pas le coq : à fond les décibels ! Il ne s'écrase que lorsque nous sortons du lit. Il aura reçu des consignes de Germaine. Ils doivent être prêts à l'heure, tu comprends. Pigé, aura répondu le coq, je ferai ce qu'il faudra, t'inquiètes. Il l'a fait.

Je me rase, Joy prend sa douche. À plusieurs reprises, elle écarte le rideau, sort la tête, me sourit, me répète qu'elle est là pour moi, qu'elle sera à mes côtés durant cette terrible journée, que mon pépé n'a pas souffert, qu'il n'aura jamais séjourné dans une maison de retraite, même pas une heure. Joy.

Nous descendons l'escalier, main dans la main. Germaine nous attend dans la cuisine où mon père, assis à la longue table boit un café, son catogan posé sur son dos comme un crapaud. On s'assied côte à côte, en face de lui. Il sourit. Pas moi. Je verse du café dans le bol de Joy. Mon père lui demande ce qu'elle fait. Joy lui répond qu'elle s'occupe de moi. Mon père esquisse un petit sourire amusé. Il est nul, mon père. La réponse de Joy est merveilleuse je trouve, émouvante, et lui, ça le fait sourire. Il insiste.

– Et à part ça, vous faites quoi ?

– Comment « ça » ? Mais Tom, c'est pas « ça », c'est tout. Tom, c'est tout... Et je suis là parce que son pépé est mort. Et si Tom pleure, j'essuierai ses larmes. Après, il pleurera plus. Et si ça se trouve on se mariera.

Il se tourne vers moi, le concepteur de slogans publicitaires pour les pâtes et les sodas. Je ne le regarde pas, je reste penché

au-dessus de mon bol de café. Il attend sans doute que je lui confirme l'info ? Pourquoi parlerais-je de Joy à un mec qui s'est tiré quand j'étais même afin d'aller rater sa vie loin de moi ? C'est parce que pépé est mort qu'il se sent obligé de s'intéresser à mon cas ? J'existerais parce qu'il y a un cercueil entre nous ? Je reste coi. Et si je lève la tête, c'est juste pour dire merci à Germaine qui dépose sur la table des tranches de pain grillé couchées dans une assiette creuse. Germaine me sourit et file vers l'entrée : on a sonné. Elle revient et dit : C'est Lucie. Lucie qui se tient à ses côtés et sourit. Je me lève d'un bond, elle a ouvert ses bras, me serre contre elle. Je suis au bord des larmes. Elle le sent, me caresse la nuque, et, desserrant l'étreinte, me demande le prénom de la jolie jeune fille qui m'accompagne. Je lui réponds qu'elle s'appelle Joy, et à Joy que Lucie embrasse, je dis :

– Tu sais, grâce à Lucie mes larmes ont cessé de couler... Lucie m'a sauvé. Lucie, c'est Lumac. Lumac, c'est Lucie... Lumac, c'est maman, c'est Lucie, c'est mémé, c'est pépé, c'est Germaine et personne d'autre.

Lucie qui était présente aux côtés de Germaine au moment de la mise en bière, souhaite se recueillir devant le cercueil, prier pour pépé, dans sa maison, avant qu'il ne quitte sa maison pour l'église, puis le cimetière. Nous la suivons dans le salon ombreux où flotte l'odeur des bougies et de l'encens. Sur le cercueil, rien. Je pensais qu'il serait recouvert du drapeau tricolore, comme sur les photos des magazines d'anciens combattants que pépé feuilletait en fumant sur la terrasse. Je m'approche de Germaine et je lui murmure à l'oreille : Y a pas de drapeau, Germaine, ils ont oublié le drapeau. Germaine me regarde, ne répond rien, baisse les yeux. Son silence gêné m'indique qu'il ne s'agit pas d'un oubli. Je lui demande où sont les clés de la Méhari. Elles sont sur la Méhari, il ne les enlevait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Je vais vous dire... Au départ, il y a le nom, le nom de votre grand-père, monsieur Schaeffer. Ce n'est pas un nom qui se termine en [ac], comme le mien, comme ceux de la plupart des habitants de Lumac. Ici, c'est Doléac, c'est Dorignac. Et quand c'est pas Dorignac ou Sestacq, c'est Garros ou Trébucq, mais c'est jamais Schaeffer... Votre grand-père n'était pas d'ici, monsieur Schaeffer, et l'on s'est empressé de le lui faire sentir. Comme on l'a fait sentir à son ami monsieur Figueras.

Il se passe de nouveau une main sur le front, retire ses lunettes, souffle sur les verres et me parle de monsieur Figueras, Vicente Figueras. Il habitait une baraque vers les Granges, au bout de chemin de Garric. Il était Espagnol bien sûr, réfugié de la guerre d'Espagne.

– Votre grand-père l'aimait beaucoup. Il lui rendait visite dans sa baraque. Ils buvaient ensemble un canon, et quand ils en avaient bu plusieurs, se mettaient à chanter, monsieur Schaeffer, à chanter : votre grand-père les chants de la Légion, et monsieur Figueras ceux des Républicains espagnols. Et si monsieur Figueras a eu moins de souci avec les gens de Lumac que votre grand-père, c'est qu'il s'est contenté d'une baraque, monsieur Schaeffer, d'une baraque...

– Ce qui n'était pas précisément le cas de mon grand-père...

– C'est le moins qu'on puisse dire, monsieur Schaeffer. Votre grand-père, quand il est arrivé à Lumac, s'est installé avec votre grand-mère – qui était une très jolie femme –, dans la plus belle maison de Lumac. La plus belle femme, monsieur Schaeffer, la plus belle maison : ça faisait beaucoup.

– Elle appartenait à qui, cette maison ?

– Je vais vous le dire, monsieur Schaeffer. Elle appartenait au président du tribunal de Paulac. Il vivait seul, il n'avait pas d'enfants. Quelques jours après sa mort, vos grands-parents débarquent et s'installent dans cette maison dont ils venaient de

faire l'acquisition.

– Et ça posait un problème à qui ?

– À la famille Soulenc, monsieur Schaeffer, à Gontran Soulenc, notaire à Lumac. Le notaire voulait à tout prix acheter cette maison et il est pris de vitesse par votre grand-père... Il va se passer quoi, à votre avis, monsieur Schaeffer ?

– J'imagine que la jalousie dont vous parlez va se manifester.

– Exactement ! Et la jalousie, monsieur Schaeffer, ça aveugle, ça rend fou, c'est l'enfer. Généralement, la jalousie ici, ça se termine par un coup de fusil. Dans le cas de votre grand-père, il n'y a pas eu de coup de fusil, il y a eu la calomnie. Mais la calomnie, c'est aussi un coup de fusil, car il s'agit bien de tuer un homme, monsieur Schaeffer, en l'occurrence votre grand-père.

– Qui va tirer sur mon grand-père, monsieur le maire ?

– Gontran Soulenc, monsieur Schaeffer. Le notaire, grand admirateur du maréchal Pétain, devenu résistant le jour de la Libération, a fait courir le bruit que votre grand-père avait été, durant la guerre, un collabo. Il espérait de la sorte pousser votre grand-père à vendre la maison et à quitter Lumac. Mais votre grand-père n'était pas homme à reculer, monsieur Schaeffer, surtout devant la calomnie. Il a fait front, il a résisté, il est resté, avec sa superbe femme.

Je n'ai aucun doute sur la conduite de mon grand-père durant la guerre, mais je suis sonné, K.-O. sur ma chaise. Le maire se passe une main sur le front, retire ses lunettes, souffle de nouveau sur les verres.

– Votre grand-père, monsieur Schaeffer, n'a jamais été un collabo, il était juste lorrain, comme son nom l'indique. Et en 1944, il a été enrôlé *de force* dans l'armée allemande, comme beaucoup de jeunes lorrains, de jeunes alsaciens, de jeunes mosellans.

Il répète *de force* une seconde fois. Il me regarde fixement pour s'assurer que j'ai bien entendu ce qu'il vient de dire. Je me lève comme si j'avais l'intention de partir, mais je n'ai pas l'intention de partir. Je me rassieds aussitôt. C'est moi maintenant qui me passe la main sur le front, et, si j'avais eu des lunettes, comme lui, je les aurais retirées, j'aurais soufflé sur les verres. Il reprend tout de suite la parole.

– Votre grand-père est originaire d'un petit village, Listig, c'est à la frontière entre la Lorraine, dont il fait partie, et la Sarre allemande. Votre grand-père était un frontalier. Il insiste sur ce mot. C'est le mot qui revenait le plus dans la bouche de votre grand-père quand il évoquait son passé. Le sort du frontalier est particulier, monsieur Schaeffer. Le pays qu'il habite et celui qu'il côtoie le nourrissent presque à parts égales. Votre grand-père m'avait raconté un jour qu'à Listig, quand il était gosse, il chantait des chansons allemandes. Les chansons, vous savez ça franchit les frontières, et votre grand-père parlait trois langues : l'alsacien, le français et l'allemand. Il avait dix-huit ans quand la guerre a été déclarée, quand l'Allemagne a occupé la France, quand Listig est devenu Listigen.

Le maire me propose une bière, je sors mon paquet de cigarettes. La clope que j'allume est savoureuse. Je n'ai jamais douté de mon grand-père : j'ai été à la hauteur. Le maire revient avec les mousses.

– Vous savez, monsieur le maire, mon grand-père ne m'a jamais parlé de Listig.

– Listig ? Un petit hameau de Lorraine de rien du tout. Des bois, des mirabelles, des vaches, des vignes, du foin et quelques familles au milieu, dont la vôtre. Augustin et Agathe Schaeffer et leurs deux enfants, votre grand-père et sa sœur Odile. Tout est tranquille, on s'occupe des bêtes, puis le 1^{er} septembre 1939,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

effervescent se délitait sous l'assaut des bulles, Joy appliquait une compresse humide sur sa pommette bleuie. Blessée, penchée vers le miroir, juste vêtue d'une culotte noire, Joy dégageait une impression incroyable de force, de stabilité. Je ferais toujours ce qu'elle me demandera de faire.

On roule, on trace. Derrière les rails de sécurité, les arbres sont de plus en plus maigres, de plus en plus chauves. Je songe aux éoliennes, aux palmes de leurs hélices, à leurs riffs dans l'air pourri. Les éoliennes sont les attachées de presse de Miguel de Cervantes, né le 29 septembre 1547 à Alcalá de Henares, mort le 23 avril 1616 à Madrid, père de *Don Quichotte*. Joy pose sa tête contre mon épaule.

– On fait quoi quand on rentre, Tommy ?

– Ce que tu veux, Joy, ce que tu veux.

– Alors, on se marie...

– Ouais, ouais, on se marie...

Elle laisse éclater sa joie, je suis son Tommy, son Tom-Tom, je suis le mec pour elle, je serai son mari.

– Et tu sais pas, Tommy ?

– Vas-y, dis-moi...

– Eh bien, on ira en voyage de noces à Lumac, je veux voir la rivière, je veux me baigner dans la rivière.

– Je suis d'accord. Et puis, à Lumac, j'ai un truc à demander à Germaine. Elle doit savoir comment mes grands-parents ont atterri à Lumac... Ils ont dû le lui raconter, elle doit savoir, Germaine... Et puis, y a un truc que je veux voir avec toi.

– C'est quoi ?

– Des photos.

– Des photos de quoi ?

– Des photos secrètes...

– Comment ça, secrètes ?

– Eh bien, c'est ce que disait mon grand-père quand il

parlait de certaines photos qu'il avait prises en Indochine. Il me disait : « Ce sont des photos secrètes, tu les verras quand tu auras une fiancée... ». Je pense qu'il s'agit de photos de ma grand-mère, des nus, j'imagine... mais je ne sais pas où elles sont.

– Ouah, Tommy, ça m'excite cette chasse aux photos. On arrivera à Lumac, on s'enfermera dans la maison, on se mettra à poil, et on les cherchera. Des photos de nus, il faut les chercher à poil, mon Tom-Tom. On ouvrira tous les tiroirs, on cherchera dedans, à poil comme des chats... Une photo attirera ton attention, un noir et blanc, une jeune femme nue sur un lit, le ventilateur au plafond. Cette jeune fille, mon Tommy, tu la regarderas, tu la materas, et t'oublieras que je suis là. Et ça, j'aimerai pas. Alors je collerai mon petit cul sous ton pif, tu me renifleras la fente, ça te foutra la gaule, et il n'y aura plus que moi, que moi, que moi.

Joy, ayant dit ça, se tourne vers moi, approche son museau, fait courir sur ma joue la pointe de sa langue. J'allume la radio. London Grammar. *Wasting my young years*. Aussitôt elle saute sur son siège, ferme les poings, agite les bras.

– C'est ma chanson, Tommy ! Chante-la, Tommy, s'il te plaît, c'est ma chanson, et tu chantes trop bien, j'ai toujours dit que tu chantais trop bien.

Je laisse la chanteuse s'avancer dans le couplet, puis, adoptant son lamento, j'attaque avec elle le refrain, *May be... We are We are... May be I'm wasting my young years... May be... We are We are...*

Une larme coule sur la joue de Joy, puis elle s'endort, la tête sur mon épaule. Joy est un bébé. Un bébé, il faut qu'il dorme. Le bébé Joy dort.

C'est en jetant un coup d'œil machinal dans le rétroviseur que je vois les motards. Trois motards de la police qui foncent

sur moi, zigzags des feux bleus à fond et tout le toutim. Ils vont m'arrêter. Mais mon corps ne se couvre d'aucune sueur, mes mains ne deviennent pas moites, ma gorge ne se noue pas. Moi je suis là pour Joy, je veille sur Joy, tout le reste est sans importance.

Les motards arrivent sur nous. Ils vont me faire signe de rester dans la voie de droite. Ils vont m'ordonner de ralentir, de me garer. Je me garerai. Ils m'encercleront, braqueront tous leurs flingues sur moi. Ils me demanderont de sortir de la voiture, les mains sur la nuque. J'ouvrirai la portière, avant de mettre mes mains sur la nuque, je les fixerai, un index sur mes lèvres : chut, Joy dort, faut pas la réveiller, elle n'a rien à voir avec cette histoire.

Les trois motards me doublent sans me regarder. Ils ouvrent la route à une longue berline noire que trois autres motards suivent.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France